



Yewande Omotoso

La Voisine

Roman traduit de l'anglais par Christine Raguet



ZOE

LA VOISINE

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

YEWANDE OMOTOSO

LA VOISINE

Traduit de l'anglais par Christine Raguet

ZOE

**écrits
d'ailleurs**

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise,
le Centre national du livre et le Fonds culturel Sud pour leur soutien.*

La traductrice remercie Christiane, Jean-Sylvain,
Nicole, Moya et Pierre.

Titre original: *The Woman Next Door*
© Yewande Omotoso, 2016

First published in 2016 by Chatto and Windus, an imprint of
Vintage. Vintage is part of the Penguin Random House group
of companies.

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: majivecka © 123RF.com
ISBN 978-2-88927-635-6
ISBN EPUB: 978-2-88927-636-3
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-637-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Pour Emily Doreen Verona Atherley et
Percy Leroy Rice
Pour Ajibabi Daramola Oladumoye et
Gabriel Omotoso Falibuyan*

*Le mur est ce qui les sépare, mais aussi
ce qui leur permet de communiquer.*

Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*

Hortensia prit l'habitude de marcher quand Peter tomba malade. Non pas au début, mais plus tard, quand son état s'aggrava, qu'il fut cloué au lit. C'était un mercredi. Elle s'en souvenait, parce que Bassey, le cuisinier, ne venait pas le mercredi, et qu'il y avait des médaillons d'agneau dans un tupperware au frigo, à faire réchauffer au four à convection et à manger avec des légumes-racines rôtis, arrosés d'huile d'olive. Mais elle n'avait pas faim. La maison lui paraissait petite, ce qui semblait impossible pour un logement de six chambres. Pourtant, c'était le cas.

« Je sors », avait hurlé Hortensia depuis l'escalier. D'après les infirmières, elle n'était pas censée le laisser seul, mais Hortensia ne concevait que du mépris pour les infirmières et leurs conseils. Elle n'éprouva pas non plus le besoin de frapper à sa porte pour lui dire qu'elle sortait. Elle avait la conviction que les facultés auditives de Peter, contrairement à l'état déclinant de son corps, étaient intactes. Qu'il était capable d'entendre même lorsqu'il était enfoui sous les couvertures, d'entendre derrière la porte close de ce qu'elle appelait « l'infirmerie », de l'entendre descendre les escaliers, d'entendre la porte d'entrée qu'elle fermait derrière elle. Elle était passée par le portillon, avait regardé à gauche et à droite dans Katterijn Avenue, et avait tourné à droite en direction du Kopje.

Le Kopje, petite éminence dans un paysage par ailleurs plat, était de toute évidence l'endroit où aller marcher cette première fois, et toutes les fois suivantes. Hortensia n'étant ni bien en forme, ni jeune, il était important (surtout à cause de sa mauvaise jambe) que la pente soit suffisamment douce pour ne pas lui causer de difficultés, mais que la colline soit quand même assez élevée pour lui donner le sentiment d'avoir accompli quelque chose chaque fois qu'elle la gravissait. C'était une femme de petite taille et ses enjambées étaient courtes. Au fil des années, sa démarche était devenue laborieuse, alors que dans sa jeunesse, avec sa petite stature et ses mouvements énergiques, de loin, on la prenait régulièrement pour une enfant. Ses cheveux noirs bouclés, coupés ras, ne l'aidaient pas davantage à paraître adulte. De près, cependant, il n'y avait rien d'enfantin dans ses pommettes anguleuses, son visage sombre et sérieux, ses yeux marron.

Une fois au sommet du Kopje, Hortensia aimait se faufiler entre les herbes et les arbustes nains. Elle portait ses chaussures de randonnée et prenait plaisir à entendre le crissement du sol inégal sous ses semelles. Cette première fois, tout ceci avait été une surprise pour elle : profiter des joies de la nature n'était généralement pas une activité à laquelle se livrait Hortensia. Toutefois, à l'âge avancé qui était à présent le sien, avec plus de soixante années d'un mariage brisé derrière elle, ce plaisir était fugace. La moindre chose pouvait le contrarier.

Le sommet du Kopje était couvert de plantes grimpantes sauvages et de pins clairsemés. Un chemin traversait les hautes herbes et bien qu'il eût l'air entretenu, Hortensia ne pouvait s'empêcher de penser que le Kopje était un endroit tombé dans l'oubli. Une fois qu'il fut devenu pour elle un centre d'intérêt, elle remarqua vite que les gamins du quartier n'y jouaient pas et que les regards des adultes de Katterijn semblaient aplanir la colline, ignorer sa présence.

Peu après le début de ses ascensions – pour s'éloigner d'un mourant, pour lui laisser le loisir de mourir plus vite, pour s'aérer, elle ne savait dire exactement – une vieille chouette du comité en fit mention; en fait, elle les mit à l'ordre du jour. Les réunions du comité de quartier de Katterijn ne manquaient jamais de donner une importance démesurée aux activités quotidiennes, d'extraire le suc des détails les plus secs, de s'étendre au moins une heure sur chacune des diverses choses hors de propos vécues par les membres du comité depuis la précédente réunion.

Le Kopje fut aussi une surprise parce qu'Hortensia avait atteint l'âge de quatre-vingt-cinq ans sans avoir compris combien la marche portait à la méditation. Comment avait-elle pu rater une chose pareille? se reprocha-t-elle. Mais maintenant, alors que Peter était presque déjà parti, il lui paraissait juste de découvrir la marche, d'en faire beaucoup et de ne pas résister à la contemplation qu'elle suscitait en elle, l'évocation du passé, la quête. Jusque-là, Hortensia avait habilement su éviter toutes ces choses: au cours de sa vie, seul le travail avait occupé son temps. En contrepartie, son entreprise, *House of Braithwaite*, l'avait enrichie et l'avait rendue célèbre dans les cercles fermés, surtout au Danemark, dans le monde des architectes d'intérieur et auprès des étudiants en design textile, hyper branchés.

Avant le Kopje, les souvenirs restaient logés au creux de chaque oreille comme des boules de feu. Au Nigeria, la toute première fois, son médecin avait parlé de mal de tête, mais ce n'était pas un mal de tête. C'était du ressentiment, et Hortensia s'aperçut que si elle détournait son regard des choses qui se réveillaient – les souvenirs –, elle n'était pas heureuse, mais elle ne ressentait pas non plus ces insupportables douleurs. Et puis, tant d'années plus tard, découvrir la marche. Découvrir que si elle faisait remonter le passé en marchant, les réminiscences devenaient supportables. Était-ce le fait de se remémorer tout en se déplaçant dans

un espace vide, sans entraves? Non pas que marcher fasse agréablement renaître les souvenirs. Ils revenaient accompagnés de colère, et que le Kopje soit désert aidait, de sorte qu'Hortensia pouvait crier sans être dérangée par aucun autre être vivant que des écureuils et, à en juger par les petits monticules de sable, une colonie de fourmis.

Katterijn était une enclave d'une quarantaine de maisons au sein de Constantia, une banlieue du Cap. Les propriétaires n'habitaient pas tous sur place, nombre d'entre eux étaient Européens, ils louaient leurs propriétés et, à l'occasion de dîners, s'enorgueillissaient de leur résidence d'été africaine. À l'origine, ce domaine était un vignoble. Quand Hortensia et Peter avaient déménagé en Afrique du Sud, l'agence avait fait grand cas de l'impressionnante histoire de Katterijn, qui remontait à la fin du xvii^e siècle. Un Néerlandais, Van der Biljt (Hortensia trouvait ce nom imprononçable), était venu au Cap à l'invitation de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. La compagnie était gangrenée par la corruption et Van der Biljt se retrouva malgré lui dans une équipe que les directeurs avaient chargée de mettre fin aux pratiques vénales. La parcelle de terre lui fut offerte afin de rendre le contrat plus alléchant, et pour l'encourager à s'installer une fois la mission accomplie, s'il le souhaitait. C'est ce qu'il fit et il finit par cultiver la terre pour produire du vin, ainsi que des fruits et des légumes. Certains prétendirent que Katterijn était le nom de sa maîtresse, une esclave concubine, mais d'autres – plus portés à laver l'histoire du quartier de tout scandale – assurèrent que Katterijn était sa fille. Et l'histoire des esclaves? avait demandé Hortensia, parce que c'était dans sa nature, alors, de déstabiliser les gens. L'agent immobilier ne savait rien au sujet des esclaves de Katterijn; elle attira plutôt leur attention sur la magnifique vue de Table Mountain.

On était en 1994. En Afrique du Sud, le sang coulait et il y avait des élections. Les États-Unis accueillait la Coupe du monde. Le Nigeria avait battu la Bulgarie 3 à 0. Rien ne passionnait Peter, déjà malade, seul le football y parvenait encore. Et pendant que les joueurs expédiaient, sans aucune équivoque, le ballon au fond des filets, un président élu démocratiquement au Nigeria était arrêté; l'année précédente, une élection parfaitement honnête avait été annulée. Hortensia et Peter, d'un commun accord, décidèrent de quitter le Nigeria. Après la chaleur perpétuelle, ils n'avaient guère envie de retrouver le climat froid de l'Angleterre. L'Afrique du Sud et sa nouvelle démocratie, ses longs étés et ses célèbres installations médicales leur offriraient les meilleures conditions puisque la santé de Peter se dégradait. En arrivant dans leur nouvelle maison, Hortensia s'était rendu compte qu'elle serait la seule propriétaire noire de Katterijn. Elle avait éprouvé du dégoût envers son environnement, envers la haute bourgeoisie blanche bien protégée du voisinage et, pendant ses mélancoliques moments d'intimité, elle éprouvait aussi du dégoût envers elle-même.

En dépit de sa beauté, Katterijn s'avéra laide et, au début, Hortensia n'arriva pas à comprendre pourquoi. Peu encline à se satisfaire d'incertitudes, elle préféra tout simplement ignorer les jolies choses, ensuite elle évita purement et simplement de se demander comment ce qui était visiblement agréable à regarder pouvait susciter du dégoût. Les maisons étaient blanches et vertes, les grandes pelouses étaient agrémentées de fleurs, de buissons et d'herbe, offrant le spectacle d'une nature sauvage bien entretenue. Les jardins devaient donner l'impression d'avoir poussé ainsi, sauf que ce n'était pas le cas, des jardins aussi parfaits que dans une peinture: branches ployées pour leur faire prendre une forme. Les habitants de Katterijn avaient tout bonnement maîtrisé un passe-temps populaire: faire

qu'une chose paraisse ce qu'elle n'est pas. Mais une fois qu'Hortensia fut parvenue à comprendre tout cela, elle était trop fatiguée pour déménager une nouvelle fois. Et de surcroît, elle se demandait si ce n'était pas exactement l'endroit idéal pour elle.

Une fois par mois, le comité de Katterijn se réunissait. À ce qu'Hortensia avait compris, il avait été institué par une femme du nom de Marion Agostino, qui se trouvait aussi être sa voisine, une femme désagréable qu'Hortensia n'aimait pas. Mais il faut dire qu'Hortensia n'aimait pratiquement personne. Elle était tombée par hasard sur ces réunions, peu après son arrivée à Katterijn. Personne n'avait songé à lui signaler qu'en tant que propriétaire, elle bénéficiait du droit de tuer le temps avec les autres membres du comité. Cette indication était sortie par inadvertance. Quand Hortensia avait senti que cette omission initiale n'était pas un oubli, mais délibérée, il lui fut facile d'en déduire que cet affront était dû à la couleur de sa peau. Forte de cette prise de conscience, Hortensia avait parcouru la courte distance qui la séparait de chez Marion et avait pressé le bouton de l'interphone.

« C'est Hortensia James, la voisine. »

Elle n'avait pas été offensée par l'absence de manifestations de bienvenue de sa part, ni de celle des autres résidents. Ils n'étaient pas venus à Katterijn pour se faire des amis, chose dont Peter et elle s'étaient dispensés pendant la majeure partie de leur vie.

« Un instant, je vais appeler ma patronne », dit une voix désincarnée. Hortensia appuya son épaule contre le mur.

« Oui? » Ce devait être Marion.

« C'est Hortensia. La voisine.

— Ah bon? »

À ce moment précis, Hortensia comprit qu'elle ne serait pas invitée à entrer. Cet affront la contraria briève-

ment, mais elle n'en fit pas cas, le considérant sans importance.

« Je vais assister aux réunions. » Cela ne devait pas laisser penser qu'elle demandait une autorisation. « Les réunions du comité.

— C'est que... je n'avais pas compris que vous étiez propriétaires. »

Hortensia, toujours en train d'écouter à l'interphone comme une mendicante :

« Oui, eh bien, c'est le cas.

— Ah, c'est que... je ne savais pas trop. Et... » Hortensia entendait presque Marion chercher un autre argument. « ... est-ce que ce monsieur est votre mari ? » Ce n'était pas tant une question qu'une remontrance.

« Qui, Peter ? Oui. » Une fois encore ceci n'avait pas surpris Hortensia. Elle était tombée amoureuse d'un Blanc à Londres dans les années cinquante. Bien des fois, on leur avait demandé de s'assurer de leurs sentiments, d'affirmer qu'ils tenaient l'un à l'autre, de prouver le bien-fondé de leur amour. Au bout d'un an ensemble, ils en avaient pris l'habitude.

« Oui, Peter est mon mari.

— Je vois. »

Dans le silence, Hortensia imaginait Marion en train de réfléchir, de s'appliquer à élaborer le coup suivant, de préparer une autre pique, mais au lieu de cela, elle entendit un soupir et faillit rater les détails concernant la prochaine réunion. Marion alla même jusqu'à parler de code vestimentaire en guise de cadeau d'adieu.

« Nous nous habillons pour nos réunions, Mrs James. Nous respectons de rigoureuses convenances. » Comme si elle pensait que la dignité était une chose à laquelle Hortensia devait être éduquée.

Les réunions semblaient avoir été créées dans le but de surveiller le quartier : être vigilant aux « éléments », avait

expliqué à Hortensia la bibliothécaire de la communauté. N'importe quoi, avait-elle pensé, et après avoir assisté à quelques séances, elle se sentit bientôt confortée dans son impression. Les réunions visaient à afficher une importance qui n'existait pas. De vieilles femmes portant perruque, aux ongles vernis, au rouge filant dans les ridules du contour de leurs lèvres. De vieilles Blanches riches et effrayées, voulant faire croire au monde alentour qu'elles étaient importantes. Hortensia y assistait parce que ces femmes étaient divertissantes, à papoter avec le plus grand sérieux de sujets futiles. Cela l'amusait de penser qu'elle se riait d'elles. Mais, en vérité, cela lui faisait passer le temps, en distrayant son esprit de ce qui l'encombrait.

Certaines fois, pourtant, les réunions cessaient d'être divertissantes pour devenir choquantes. Un jour, un couple noir vint s'installer à Katterijn ; ils avaient loué un duplex, pas sur l'Avenue, mais près d'une des rues secondaires. Ils avaient deux enfants. Un voisin, un vieil homme, un peu décati et n'ayant plus qu'une dent, se plaignit, ces enfants devaient arrêter de s'en prendre à sa boîte aux lettres. L'affaire fut débattue en comité. Il prétendit que les enfants s'attaquaient à sa boîte aux lettres, qu'ils l'endommageaient. Comment le savait-il ? les avait-il vus ? Non, il l'avait senti en descendant de son *stoep* pour aller chercher son courrier. Il connaissait l'odeur des enfants de couleur. Est-ce que ces tracas pouvaient enfin trouver leur terme ? supplia-t-il. Hortensia l'avait maudit, avait quitté la réunion. Et comme si le Ciel avait entendu la requête de cet homme, les tracas stoppèrent – il mourut.

Néanmoins, Hortensia retournait toujours aux réunions. Pour se moquer d'eux, pour leur montrer qu'ils étaient hypocrites, pour s'occuper.

Hortensia vérifia l'heure à sa montre. L'un dans l'autre, il y avait généralement une dizaine de présents, dix sur une trentaine de propriétaires possibles. Ce soir-là, elles étaient douze. Uniquement des femmes, toutes de plus de soixante ans, toutes Blanches. C'était ça, Katterijn. D'ordinaire, ces réunions étaient fastidieuses, mais cette fois-ci, il allait apparemment se passer quelque chose d'essentiel. «Crucial» avait été le mot que sa voisine, Marion, avait utilisé.

«Bonsoir, lança Hortensia à la bibliothécaire cinglée dont elle avait oublié le nom à ce moment précis.

— Hortensia, c'est bien que vous soyez là. Aujourd'hui c'est crucial.»

Comme si le mot avait circulé, envoyé en note par Marion. C'est vrai qu'il soufflait un léger vent d'excitation. Comme toujours, Hortensia choisit une chaise près de la porte. Elle le faisait délibérément afin de rappeler, à qui était susceptible de prendre la peine de le constater, qu'il lui était facile de partir. Certes, elles pouvaient toutes partir, mais il lui paraissait particulièrement important qu'elles sachent qu'elle était bien placée pour être la première à s'en aller.

«Bonsoir, mesdames.» Marion Agostino semblait faire sortir ces mots de son nez. Son sourire était maquillé d'un rouge trop rouge pour une peau blanche, pensa Hortensia, manifestant sa désapprobation, dans l'espoir que l'assistance le remarquerait.

«La réunion de ce soir est tout à fait cruciale.»

Un frisson traversa l'assemblée, parfumée d'un bouquet de Yardley, d'Anaïs Anaïs et de talc. Hortensia espérait parfois que les femmes jouent la comédie, comme elle. Elle espérait qu'elles étaient là pour la même raison, ne serait-ce qu'en leur for intérieur. Pas pour discuter d'une barrière toujours pas réparée, de briques d'anciens travaux toujours pas évacuées; ni des haies à tailler, ni des trois

devis à étudier, mais dans l'espoir d'un sujet inoffensif et joyeusement ennuyeux, avec lequel s'occuper, se rapprocher de la mort, en avoir bientôt terminé avec tout cela. Après avoir vécu tant – trop – d'années, Hortensia voulait mourir. Elle n'avait pas l'intention de mettre fin à ses jours, mais au moins, il y avait les réunions du comité de Katterijn qui faisaient passer le temps.

« Donc. »

Hortensia observa Marion étirer son cou trop court et croiser les doigts sur un classeur en papier kraft servilement dénommé (dans une écriture élaborée au pochoir) Classeur des Réunions du Comité de Katterijn. Que pendant vingt ans le même classeur décrépiti ait été utilisé pour ces réunions qui aidaient Hortensia à raccourcir le temps était la preuve du type d'absurdités auxquelles elles s'étaient consacrées.

« Voilà, il y a cette affaire urgente, mais je souhaite d'abord régler des problèmes en souffrance depuis notre dernière rencontre... »

Égale à elle-même, Marion tournait autour du pot, elle tournait. Marion la Charognarde. Hortensia balaya la table du regard. Elles se chamaillaient à propos d'une balançoire dans un parc, juste à côté de la route principale qui conduisait au centre-ville. Un groupe de vagabonds se l'étaient appropriée. Des vêtements y séchaient, suspendus aux barres. Des odeurs nauséabondes avaient été remarquées. Quelqu'un se résolut à transmettre le message au Conseil municipal. Ensuite, il y avait ce bouquet d'arbres qui bouchait la vue de quelqu'un sur Table Mountain, mais la grand-mère de quelqu'un d'autre les avait plantés, et ainsi de suite.

« Bon, alors maintenant... » Marion se préparait à sa grande offensive de la soirée. La couleur indéfinissable de ses cheveux teints visait à dissimuler le fait qu'elle avait plus de quatre-vingts ans. Au cours d'une réunion, Hortensia

l'avait surprise en train de parler d'elle comme d'une femme bientôt septuagénaire et elle s'était presque aussitôt étran­glée en buvant son infusion de rooibos.

« ... pour finir, mesdames, venons-en à l'affaire qui nous préoccupe. Je ne suis pas sûre qu'aucune d'entre vous s'en soit bien rendu compte... en fait, je ne m'en suis aperçue que grâce à l'aînée de mes petites-filles, je suis certaine que vous vous souvenez toutes qu'elle est étudiante en droit... donc, voilà, une revendication territoriale à Katterijn a été déposée. Cette réclamation a été publiée dans la *Government Gazette* par la... Commission des revendications territoriales.

— C'est quoi? » demanda Sarah Clarke.

Sarah était la seule autre personne du comité à parvenir à placer le moindre mot. C'était la commère des résidents, à présent dans la position inhabituelle de celle qui pose une question, puisqu'il y avait peu de choses que Sarah ne sache déjà.

« C'est la... Commission... qui traite des revendications territoriales, de ce genre de choses. »

Les yeux d'Hortensia roulèrent dans leurs orbites. Ce n'était pas qu'elle y attachait de l'importance, mais naturellement, elle savait très bien de quoi il s'agissait et elle le dit; elle expliqua que la Commission avait été établie dans les années quatre-vingt-dix pour restituer des terres aux personnes qui s'étaient trouvées privées de leurs droits civiques. Tout en fouillant dans le vénérable classeur, Marion lui lança un regard méprisant.

Marion sortit une carte de Katterijn, qu'elle déploya au centre de la table avec un respect qu'Hortensia avait rarement vu manifester envers un morceau de papier.

« La Commission des revendications territoriales, Sarah, est l'une de ces choses dont le nom est explicite. Et maintenant – elle se leva pour pointer du doigt les parcelles de terrain – un groupe d'environ... – elle fouilla dans les

papiers, plus pour se donner de l'importance que pour véritablement chercher une quelconque information – environ trois familles... disons, une famille élargie, les Samsodien.»

Marion fouilla encore, jusqu'à ce qu'Hortensia finisse par admettre qu'elle était peut-être à la recherche d'informations et, bien plus, que cette femme avait l'air nerveuse.

«Quelle est la revendication, Marion ?

— Un instant, Hortensia. Juste un instant.»

Elle trouva ce qu'elle cherchait.

«La procédure de revendication a seulement été rouverte ce mois-ci, alors... ce que je veux dire, c'est qu'ils avaient cessé toute activité depuis 1998 et puis, pour diverses raisons, le premier juillet...

— Pourquoi avaient-ils cessé toute activité ? demanda une femme dont Hortensia oubliait toujours le nom.

— Écoutez, Dolores, ils avaient cessé toute activité parce que... lâcha-t-elle, ce n'est pas précisé ici, mais...

— La Commission n'a été ouverte au dépôt des revendications qu'entre 94 et 98. Il n'y a eu que cette fenêtre.» Hortensia s'amusait.

Marion n'était pas du genre à concéder des points avec autant de facilité, mais, puisqu'elle se montrait généreuse, Hortensia se devait de les ramasser. Leur rivalité était bien assez tristement célèbre pour que les autres représentantes du comité se tiennent en retrait afin d'assister au spectacle. Il était de notoriété publique que les deux femmes partageaient une haine et une haie, qu'elles élaguaient l'une comme l'autre avec une ardeur qui démentait leur âge.

Marion avait l'air déconfite. Elle avait bien sûr l'habitude d'être en conflit avec Hortensia, n'importe où, de la file d'attente chez Woolworth à celle devant la poste, mais ces réunions du comité étaient comme un lieu sacré pour elle, sacro-saint – chaque fois qu'Hortensia remettait en cause son autorité, c'était toujours un choc.

« La Commission, poursuit Hortensia, ne faisant aucun cas des foudres que lançaient les yeux de Marion, a résulté de la Loi sur la restitution des terres qui avait été votée par le tout nouveau gouvernement. » Hortensia se régala d'utiliser ces mots « nouveau » et « gouvernement », sachant pertinemment à quel point ils affectaient ces femmes.

« D'accord, d'accord, Hortensia. Est-ce qu'on ne pourrait pas simplement revenir au problème qui nous, ici présentes, nous préoccupe. La leçon d'histoire pourra se prolonger une fois la réunion terminée. Merci. Les Samsodien revendent une terre. Le vignoble, pour l'essentiel. Je suis surprise que les Von Struiker ne soient pas ici, je les appellerai pour leur demander d'assister à la prochaine réunion. Même si c'est leur terre, une chose pareille aura des conséquences pour nous tous. Inutile de me faire aborder la question des répercussions que cela aura sur la valeur des propriétés.

Hortensia détestait les Von Struiker. Des sectaires de premier ordre qui possédaient le vignoble de Katterijn, mettaient en bouteille un blanc en édition limitée, et parfois un rouge ; Hortensia ne trouvait aucun des deux buvable. Non pas à cause de leur goût : même si ces vins avaient été les meilleurs qui soient, elle ne les aurait pas trouvés acceptables. L'idée de boire quelque chose fait par Ludmilla et Jan Von Struiker la rendait malade.

« Ils me rendent malade », s'était une fois insurgée Hortensia auprès de Peter à la suite d'un dîner chez Sarah Clarke, au cours duquel Ludmilla avait laissé échapper l'année où Jannie et elle étaient arrivés au Cap pour démarrer leur « petite entreprise ». Il lui avait fallu une minute entière pour comprendre quel était le problème de venir en Afrique du Sud dans les années soixante.

Ludmilla prononçait les « v » comme des « f » et ressemblait au plus grand modèle des matriochkas. Un jour, Hortensia, quand elle daignait encore les inviter, avait

tendu la joue pour une bise de bienvenue et reçu un souffle d'haleine fétide. Pour elle, cette accumulation de détails était un élément à charge.

« La revendication remonte aux années soixante, quand les Von Struiker ont acquis cette terre. J'ai fait des copies pour toutes celles qui sont présentes : vous pourrez étudier les détails de façon que nous puissions en discuter lors de la prochaine réunion. Il va y avoir du chemin à faire.

— Comment ça ? » Hortensia se sentait engagée dans un combat.

« C'est que nous allons contester leur revendication, bien entendu. Je ne vais certainement pas permettre une chose pareille et je doute que Ludmilla et Jan le permettent non plus. Je suis convaincue que si on les contraignait, ces gens auraient du mal à justifier leurs droits. Des gens à l'affût d'argent facile, si vous voulez mon avis.

— Quand vous dites "ces gens", ce que vous voulez dire en fait, c'est "des Noirs", si j'ai bien compris ?

— Absolument pas et je voudrais...

— Marion, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à supporter votre sectarisme. J'ai le souvenir précis de vous avoir demandé de garder vos conversations racistes pour votre propre table à manger.

— S'il vous plaît...

— Mesdames. Je vous prie. Essayons de terminer la réunion. Marion, je présume que c'est tout pour le moment ? »

Sarah avait son utilité. Avec son volume, elle faisait un bon amortisseur.

« Pourrions-nous continuer lors de la prochaine réunion ? Devons-nous envoyer une réponse formelle dactylographiée à la Commission ? Peut-être souhaitez-vous d'abord en discuter avec Ludmilla, puis nous tenir informées.

— Euh, oui, mais en réalité... » Marion souriait ; si vite remise, pensa Hortensia tristement. « Il y a autre chose. Ceci concerne explicitement la propriété des James. »

Hortensia dressa l'oreille.

« C'est un cas particulier. Disons, pas vraiment un cas en tant que tel. Il ne s'agit pas d'une revendication mais plutôt d'une requête. »

Marion prenait alors un plaisir évident et, malgré son air absent à peine quelques instants auparavant, elle paraissait avoir mémorisé tous les détails de ce « cas particulier » ; elle en connaissait le moindre mot et les espaces qui les séparaient – comme si elle l'avait elle-même rédigé.

« J'ai reçu une lettre d'une certaine Beulah Gierdien. Elle avait une grand-mère, nommée Annamarie, née ici même en 1919 », commença Marion, et quelques-unes des femmes parcoururent la salle de réunion du regard, espérant presque encore voir le placenta pendre au dossier d'une chaise ou déposé sur la luxueuse moquette bleu azur. « La mère d'Annamarie était esclave dans la ferme dont le N° 10 était la maison de maître. » Marion regarda ostensiblement Hortensia. « Il est stipulé ici que c'est au N° 12 – qui correspondrait à ma propriété – qu'était bâti le quartier limitrophe des esclaves, mais ce... bon, ce passage est... je crois qu'ils font là erreur sur les faits. J'ai la ferme intention de contester ce point, mais, en tout cas, où en étais-je... ? Je dois dire que c'est une requête plutôt tardive et étrange. » Elle s'amusait bien. « Ce n'est pas une affaire d'argent, Hortensia, ne vous inquiétez donc pas.

— Continuez, Marion. Je vais bientôt devoir rentrer à la maison.

— Bon, Hortensia, c'est précisément cette maison qui semble intéresser Beulah Gierdien. Ou du moins l'un des arbres de la propriété. Elle parle "d'arbre d'argent".

— L'arbre d'argent. Oui, j'en ai un. Quoi ? Elle veut l'arbre ?

— Ce n'est pas si simple. »

Agatha, la bibliothécaire, toussota. Une femme aux lèvres botoxées depuis peu se servit de l'eau, mais eut du

mal à boire. Les gens s'étiraient sur leurs chaises, un bâillement fusa et le silence s'installa de nouveau.

« Apparemment nos arbres d'argent – votre unique arbre d'argent et les nombreux miens – marquaient la lisière de nos propriétés à cette époque-là. Il n'y avait pas de clôtures. Toujours est-il qu'il semblerait que des marques aient été gravées sur le tronc de votre arbre. » Marion souleva un sourcil. « Il faudrait le confirmer, Hortensia, mais selon ses dires c'est là que se trouvent les marques.

— Des marques pour quoi ?

— Pour indiquer le lieu où sont enterrés les enfants d'Annamarie. Où Annamarie, dans ses dernières volontés et son dernier testament, avait demandé d'être inhumée. »

Marion rayonnait.

« Elle veut enterrer sa grand-mère sur ma propriété ?

— Je corrige, elle veut enterrer les cendres de sa grand-mère sur la propriété. Cette femme est morte depuis un bon moment. »

Au milieu des bavardages animés, Hortensia claqua des doigts pour signifier à Marion de lui passer les documents. Il y avait plusieurs feuilles, écrites à la main dans une belle cursive. Hortensia se mit à parcourir les pages.

« Peut-être que pendant que vous vous familiarisez avec cela, Hortensia, nous pourrions faire une pause. Mesdames. »

Marion, le visage béat, se leva et les autres femmes firent de même.

« Et pour quelle raison vous écrit-elle à vous ? »

Marion haussa les épaules.

« Elle a eu le contact du comité par le biais du *Constantiaberg Bulletin*. Je présume qu'elle pensait que les propriétaires vivaient à l'étranger et que pour elle, le meilleur choix était d'écrire au comité. »

C'était toujours gratifiant que des étrangers reconnaissent l'importance d'avoir un comité local.

Hortensia resta assise ; elle continua de lire. À l'origine, le Katterijin Estate couvrait 65 hectares de terres qui, au fil des années, furent divisés en parcelles et vendus, redivisés en parcelles et vendus. Dans les années soixante, seule une petite portion était cultivée, c'était le terrain dont les Von Struiker étaient aujourd'hui propriétaires.

Au milieu du XIX^e siècle, Jude, le grand-père d'Annamarie, avait travaillé sur le vignoble d'origine. Il avait également constitué le groupe d'esclaves qui avaient construit la plupart des bâtiments de cette période, dont certains existaient encore: la poste, la bibliothèque, autrefois des écuries, écrivait Beulah. Ils avaient réalisé le rond-point et planté la plupart des arbres qui formaient les abondants bosquets de cette banlieue. Jude était un homme à la peau sombre, aux yeux d'un blanc de neige et aux petits pieds, ce qui lui avait apparemment valu les taquineries de sa femme. Hortensia faisait des grimaces en lisant – le genre d'absurdes évocations qu'elle avait du mal à avaler – des gens qui se complaisent dans leurs histoires individuelles et collectives.

Jude et sa femme eurent des enfants, nés esclaves, mais qui vieillirent libres. Leur fille, Cessie, donna naissance à Annamarie. Quand la liberté fut accordée à Jude et sa femme, on les autorisa à rester sur le domaine comme travailleurs agricoles et à recevoir un salaire. Les parents d'Annamarie avaient bénéficié du même accord et étaient restés à Katterijn – ils y élevèrent leur famille. Annamarie apprit à lire. Mais en 1939, la loi de 1913 sur le droit à la terre rattrapa la petite famille et ils furent contraints de partir. À cette date, Annamarie avait vingt ans, était épouse et mère. Sauf que son premier enfant était mort-né et qu'après la mort d'encore un autre enfant, son mari, qui était sorti au beau milieu de la nuit, fut retrouvé flottant dans le lac. Le père et les bébés furent enterrés sous l'arbre d'argent du N° 10.

Hortensia leva les yeux. Marion était debout près de la table des rafraîchissements et mâchait quelque chose. Leurs regards se croisèrent. Marion afficha un sourire qu'Hortensia ignore pour se replonger dans les notes de Beulah Gierdien.

Après ces tragédies, Annamarie s'était installée à Lavender Hill et remariée. Le couple eut un fils, le père de Beulah.

Hortensia posa les papiers.

Quelques membres s'agglutinaient autour des tartes, la réunion ayant duré plus longtemps qu'il ne paraissait supportable. Quelqu'un avait préparé des crêpes, d'abord dédaignées (à cause de la quantité de graisse, de leur trop grande taille), mais consommées par toutes. Elles chargèrent leurs assiettes, remplirent leurs tasses et vinrent reprendre leurs sièges.

«Alors vous voyez, Hortensia, il ne s'agit pas de votre sujet de conversation favori, le programme des courses hippiques. Pour une fois, nous sommes du même côté de la barrière.» Le sourire de Marion semblait prêt à s'épanouir et à embraser le monde.

«Pas exactement.

— Pardon ?

— Pas exactement, Marion. Nous ne sommes pas du même côté. Vous devriez le savoir à présent. Quoi que vous disiez, je ne suis pas d'accord avec vous. Quoi que vous ressentiez, je ressens le contraire. Sur absolument aucun point, nous ne sommes, vous et moi, du même côté. Je ne suis pas du côté des hypocrites.»

Marion était écarlate. Et calme.

«Je ne suis pas d'accord avec vous en ce qui concerne le rejet de la revendication des Samsodien. Laissons les personnes qui revendiquent à juste titre leurs droits fonciers – sur des terres possédées par des escrocs, si je puis me permettre –, laissons-les revendiquer ces terres.

— Et cette Gierdien ? réussit à piauler Marion.

— Ceci, répliqua Hortensia en désignant la pile de documents devant elle, ce ne sont que des âneries sentimentales, et je ne vais pas en faire le moindre cas. Que vous ayez envisagé de faire perdre au Comité un temps précieux pour une chose aussi futile est évidemment un mystère pour moi. »

Les épaules de Marion s'affaissèrent dans la défaite. Sarah Clarke but son thé bruyamment. La séance fut levée.

Dans sa voiture, sur la route du retour après la réunion, Marion ne cessa de se repasser en tête le persiflage d'Hortensia.

« Enfin, elle ne peut tout de même pas écarter tout ça d'un revers de main, disait Marion à son volant. Tiens, moi, par exemple. On va voir si je vais la laisser écarter tout ça comme ça. »

La soirée était fraîche, pas trop froide, et la nuit commençait à tomber.

« La race par-ci, la race par-là. Il s'agit toujours de race – quand tu dis “ces gens”... Vieille vache ! »

Marion freina à temps pour éviter un chat qui traversait la route à toute vitesse dans la pénombre crépusculaire.

Au fil des ans, les deux femmes s'étaient querellées sur bien des sujets, chaque nouvel affrontement chargé d'hostilité. En vérité, elles ne pouvaient être plus opposées. Hortensia, Noire, menue, Marion, Blanche, corpulente. Le mari de Marion, décédé, celui d'Hortensia, pas encore. Marion et ses quatre enfants, Hortensia sans progéniture.

Les premiers temps, quand Hortensia essayait encore d'avoir une vie sociale, les Clarke, qui habitaient en face des James, avaient organisé un dîner. Peter invoqua la fatigue, Hortensia s'y rendit pour tuer l'ennui. Ce fut une soirée sans histoires jusqu'à ce que Sarah évoque un article